Francis A.Denis

Mémoires d'Eden

de plume en plume...

Mémoires d'Eden !

Le récit pourrait commencer comme une vieille chanson du Cajun, Zacharie Richard :

- Et je prends mon vieux cheval !
- Et je prends ma vieille selle !
- Et je prends mon violon !
- Pour faire mes amis danser !

Sept ans! Sept ans que je n'ai pris la peine de troquer le cuir de la selle de mon gros "twin" américain pour celui plus raide d'une minuscule anglaise délicatement propulsée par un moteur à crottin. Sept ans aussi d'une peur inavouée, sans doute, d'effacer en quelques minutes de précieux souvenirs en découvrant détruit mon jardin d'Eden ! Sept ans surtout d'une course effrénée toujours plus loin, toujours plus vite, se contentant d'un rêve passé que j'aurais pourtant pu aisément actualiser !

Bon dieu !!! Sept ans déjà ! Sept années perdues depuis ce triste jour où, d'un commun accord, nous avions définitivement clos notre association de cavaliers nommée "l'Alta Strada". La pancarte trônait encore sur la cheminée du ranch de mon ami en rappel d'évènements inoubliables. Ceux-ci restaient gravés dans la mémoire d'un lieu idyllique en sursis de la folie des hommes. Les lettres blanches de l'icône inutile s'entêtaient au fil du temps à garder l'émotion d'une aventure disparue comme notre éphémère jeunesse.

Depuis, j'avais cru pallier au manque dans les Djebels des Emirats et du golfe d'Oman. J'avais usé mes jeans dans des kilomètres de chevauchées fantastiques sur des machines de légende qui donnaient l'impression d'une certaine continuité dans une vie de vieux rebelle prétentieux. J'avais délibérément noyé mon chagrin d'avoir dû partir au milieu des effluves de mauvais alcool et des amis toujours provisoires. Mes motards venant des quatre coins du monde étaient évidemment les héritiers des derniers "cow-boys". Ils roulaient libres, sans frontières, tout à leur suspecte pratique.

Si l'image était plaisante, je sais désormais combien elle nous éloignait de mère nature pour devenir un bien désuet cliché. Nous « cramions » du fuel le plus bruyamment possible en prenant soin de ne rater la moindre virgule sur les formulaires de passage des "amis" douaniers. Perdre quelques précieuses minutes retardait d'autant l'arrivée à l'abreuvoir. Nous n'envisagions les sorties que sous l'expresse condition de trouver un "Hilton" garantissant une "pisse au houblon" des plus fraîches en guise de feu de camp. Quelle tristesse en vérité pour les héritiers des vachers d'antan ! Le tableau n'était séduisant que pour qui ne connaissait les cavaliers qu'au travers d'Hollywood. Si les Anglo-saxons se complaisaient en l'état, comment diable avais-je pu en faire autant en ayant, juste avant, pratiqué "Calédane" à son apogée ?

Pendant sept ans disais-je, l'envie s'était tout simplement tarie. J'avais égoïstement transmis mon attachement au cheval à mes héritières, allégeant ma conscience dans "l'oubli arrangeant" qui sied à ceux qui ont un jour aimé. De fait, j'avais perfidement, et sans la moindre hésitation, rendue ma fille aînée "accro" du bel animal en général et de l'équitation en particulier. Son travers garantissait ma sérénité, confiant qu'une telle passion me mettait à l'abri des frasques

moins nobles qui vont de paire avec l'adolescence. Le revers en était terrible ! Elle me "bassinait" tant et plus du soir au matin sur le sujet que l'équidé trouvait désormais grâce à mes yeux sous la forme unique d'un steak juteux long d'un bon pied. L'affaire des cavaliers du "haut chemin" était donc classée au rayon des heureux souvenirs dont on parle sans jamais risquer d'en retrouver l'arôme.

Malencontreusement… Ou peut-être pas ? Dimanche dernier, j'ai commis l'erreur ! Au détour d'une conversation anodine entre quadragénaires avancés et aigris pestant contre une jeunesse inconsciente de la fragilité de l'île ; vantant les joies des plaisirs simples ou encore radotant comme il se doit à propos du temps d'avant oh ! combien plus heureux que l'actuel, j'ai bêtement dérapé sur une simple proposition de mon vieux compère. J'ai plongé dans le piège tendu par Jean-Michel offrant de revivre, ne serait-ce que quelques heures ensemble, l'aventure savoureuse d'une sortie à cheval. La phrase sonnait comme un défi et le matamore sommeillant en tout mâle digne de ce nom me poussa à accepter dans la seconde. Sur le moment, la perspective d'effacer sept ans de misère en oubliant les douleurs de l'âge fut incontournable. Le lendemain matin, raide comme la justice au niveau des reins dès le saut du lit, l'affaire parut, certes, beaucoup moins intéressante…

Je ne sais si Jean-Michel se sentait vraiment partant pour l'escapade. Peut-être l'invitation n'était-elle que sociale avant tout, persuadé qu'après si longtemps j'allais m'esquiver. Je crois que lui aussi, avec le poids des ans et malgré son contact toujours proche du milieu équin, doit quelquefois se faire violence pour seller la bête. Je parierais qu'il se "pourrit" à l'occasion d'avoir tant tergiversé lorsque,

telle une renaissance, l'amour qu'il porte à sa terre surgit au détour d'un sentier, intact comme une première découverte.

Le départ m'a semblé difficile…

La matinée fut effacée au profit d'obligations sans doute moins triviales. Vers quatorze heures, sans nouvelles, je pris sur moi d'appeler son portable. J'espérais sûrement, et sans l'avouer, quelque désistement de dernière minute. J'aurais dû, là encore, me souvenir qu'il est des hommes pour qui une simple parole s'honore tout autant qu'un serment de sang. Trente minutes plus tard il s'arrêtait devant mon entrée et nous montions dans l'élan jusqu'à son ranch.

Nous avons honteusement trompé les chevaux en imitant le cri de l'orge au fond des mangeoires pour les attirer et ainsi éviter une course perdue d'avance à les attraper. Les bêtes ne sont pas folles et celles-ci savent très bien que mieux vaut être libre au fond du champ que sellées pour le labeur. Les réflexes d'antan revinrent tout naturellement et j'éprouvais une grande satisfaction d'être encore capable d'apprêter ma monture sans paraître ridicule. Colomba semblait calme et pourtant j'aurais juré la sentir peu joyeuse à la vision du monsieur destiné à se caler sur son dos. J'avais grossi et la garce me lançait des œillades sans équivoque quant à la surcharge qu'elle allait devoir traîner par monts et par vaux. Jean-Michel prit la tête et ma noiraude suivit docilement en adoptant un léger trot des plus inconfortables pour garder contact avec la foulée plus longue du grand hongre. Malgré ses dix sept ans, rien n'avait changé et je la trouvais égale à elle-même comme si notre dernière confrontation datait d’hier. Elle tentait de prendre le mors au moindre relâchement

et visait judicieusement le couvert des châtaigniers dans l'espoir de m'éborgner au passage. Occasionnellement, elle grignotait la queue du prédécesseur l'obligeant à fouetter du crin pour éviter la tonsure. Celui-là justement, en tant qu'aîné, paraissait faire moindre cas des gesticulations de sa compagne de prairie. Il comptait vingt printemps qu'une prestance sous la selle indéniable faisait paraître dix de moins. Vicky restait puissant et musclé. Il gardait l'oreille à l'écoute et surtout un œil vif se campant fréquemment comme pour admirer le paysage. En cela, lui non plus n'avait pas changé ! Il demeurait attentif à son environnement comme si le chêne centenaire avait curieusement été planté la veille. Très vite l'habitude reprit le dessus et je me sentais à l'aise comme si ce sport m'était resté familier. Je pestais néanmoins du choix de mes chaussures. C'est habituel chez moi d'avoir toujours les mauvaises "savates" au mauvais moment. Celles-ci étaient trop larges pour les étriers et je n'arrivais à y glisser que la pointe du pied me promettant une délicate position en cas de démarrage imprévu. Je me gardais bien de faire part du "défaut" à Jean-Michel pour éviter ses sempiternelles plaisanteries vantant la taille de mes grands pieds. Le chemin ne pouvait me tromper. Nous prenions la route directe vers notre passé commun : les sentiers où nous "traînions" les touristes du temps de "l'Alta Strada". Ces sentiers où nous avions tant œuvré de concert à les nettoyer et les rendre plus praticables. Les néophytes demeurent inconscients du travail nécessaire à la sauvegarde des chemises hawaïennes totalement déplacées.

De fait, à peine avions nous pénétré dans l'épais maquis… Vous savez ? Près de la petite ruine, le long de la route qui mène chez Eric, juste dans le virage ! Non ? Vous ne savez pas ? Tant pis pour vous !!!

Mes craintes de découvrir l'endroit si détruit que mes souvenirs s'en trouvent irrémédiablement corrompus s'avérèrent on ne peut plus fondées. En descendant vers l'immense pré que l'on nomme communément "les vignes" sans que Bacchus soit encore en mesure d'expliquer pourquoi, les traces des précédents passages se firent ornières. Les premières empreintes de véhicules à quatre roues motrices apparurent dans la terre détrempée. Bientôt, elles devinrent si profondes que nous dûmes en sortir les chevaux pour trouver terrain plus stable. Les clôtures de Jean-Baptiste, le frère aîné des "Lovisi" étaient toutes arrachées. Des journées et des journées de travaux éreintants gisaient dans la boue et les ronces, victimes de quelques supers conducteurs du dimanche testant leur dernière acquisition. Le seul recours à leur stupidité, une fois enlisés, avait été de ravager encore et encore de leurs crampons acérés, la moindre parcelle de terre trop meuble jusqu'à découvrir le dur libérateur. De là, ils s'étaient sans doute échappés sans demander leur reste, de peur d'être montrés du doigt ou pire, pris sur le fait par le propriétaire des lieux découvrant le carnage. De nombreux arbres avaient rendu l'âme lors de la sècheresse de 2003. Leurs troncs blancs, dénués de la moindre branche, augmentaient l'aspect sinistre.

- Regarde ! m'interpella Jean-Michel en désignant une souche sectionnée à la base. Tous ces arbres morts sont autant de bois de chauffage idéal pour la cheminée et pourtant il y a encore des ignares pour couper des chênes pleins de vitalité. Des chênes verts en plus alors qu'ils sont si peu nombreux en comparaison de leurs cousins de liège.

Juste après le pont "Marie-Hélène" qui n'est en fait constitué que de

quelques planches lancées au travers du fossé, le spectacle devenait cauchemar. La nausée me vint aux lèvres devant l'état de la montée suivante. Les chevaux piaffaient d'impatience. Avant, en ce lieu si proche des hommes et pourtant déjà dans la brousse, nous invitions les clients à un petit galop sécurisé. La côte devenait si raide que pas une bête ne pouvait se prétendre assez robuste pour atteindre le col à la même allure. Il suffisait d'attendre au fait pour récupérer un à un les cavaliers d'un jour sur des montures calmées dès mi-pente. Sept ans après, lâcher ici son destrier aurait signé son arrêt de mort certain. Les crevasses devenaient monstrueuses ! Pire encore, d'énormes racines pendaient lamentablement dans les trous irréguliers. On eut juré qu'elles avaient été littéralement lavées pour faire disparaître la moindre trace de terre nourricière. Combien de temps les arbres pourraient-ils résister ainsi entre le dénuement du pied et les écorces arrachées gardant couleurs des tôles assassines ? C'était bien à en vomir ! C'était bien à en pleurer ! J'en reste choqué et comprends mieux les détracteurs de cette infâme distraction. Jean-Michel ne disait rien ! Il laissa Vicky trouver sa route en lui lâchant les rennes. Une fois le gros du désastre passé, il sortit enfin de son mutisme pour déclarer désabusé :

- Et oui, un "tout terrain", ça va ! Mais laisse en passer vingt et vois le résultat !

Tristesse affligeante d'un constat très simple : On pousse les consommateurs à acheter ce type de véhicule pour singer les rallyes télévisés mais personne ne leur met à disposition l'endroit pour pratiquer sans détériorer outre mesure. Un ego un peu simplet ne saurait y résister. Tout au plus, un politique outré "pondra" t'il un

jour un arrêté supplémentaire prônant plus de répression.

Le moindre véhicule se présentant dans l'instant aurait aisément pu faire les frais de notre vindicte au moins sous la forme de copieuses insultes mais par une ironie certaine du sort, le seul qui doucement s'avança vers nous en prenant garde de ne pas tout abîmer ne fut autre que Francois, le propre neveu de mon ami. Pauvre Francois qui, essayant une unique fois son vieux "Cherokee" destiné à la chasse, fut à deux doigts de payer pour tous les autres. Il n'était pas du genre à esquinter le paysage, trop amoureux lui aussi de la nature en générale et de celle-ci en particulier, pour être classé parmi les prédateurs. Il eut été injuste que deux vieux bougons n'en fasse le bouc émissaire d'une multitude imbécile alors, nous l'avons salué et sommes repartis écœurés à la recherche d'un hypothétique miracle.

Peut-on encore, après l'effacement d'une demi-vie, se passionner pour l'ingéniosité sans borne du maquis corse à créer des obstacles aux ennemis mécaniques ? Juste après la fourche réduisant le chemin défoncé à une étroite sente se glissant sous les noisetiers, la vie explosa de nouveau. L'érosion naturelle avait si bien travaillé à son tour que pas un engin n'aurait pu s'y mouvoir sans basculer irrémédiablement vers le dévers creusé par le ruisseau. Les chevaux se firent d'eux même plus prudents dans l'irrégularité rocailleuse. Je trouvais enfin l'apaisement de la beauté sauvage dans ce bout de forêt oublié. Le jeu des vents dans les branches trop proches les unes des autres élaguait cycliquement le superflu pour sauver les troncs vigoureux tentants, toujours plus haut, de gagner leur place au soleil. A terre, régnait le cahot du compost futur se désagrégeant doucement pour retourner nourrir les racines mères. C'était sombre et sauvage !

Je ne sais pourquoi, bien que le relief et la flore ne s'y prêtent guère, j'y vis de suite une analogie aux tableaux d'orage sur la lande du peintre néerlandais Van Ruisdael. La mélancolie latente au lieu, sans doute ! Peut-être simplement une envie de s'arrêter. Heureux et triste à la fois d'en prendre plein les yeux tout en étant conscient d'une fragilité susceptible de disparaître d'un jour à l'autre. Tout à coup, mon guide se tourna à demi avec un grand sourire. D'un geste de la main il désigna sans autre commentaire une touffe de noisetiers un peu à l'écart et s'y dirigea résolument. Son œil exercé ne l'avait pas trompé. Un "cochonglier" croisement du porc domestique et du sanglier, trop fréquent dans les maquis corses, fourrageait bruyamment l'humus chargé des précieuses noisettes. Il était tellement absorbé par son repas, le groin enfoncé dans la fange jusqu'aux oreilles qu'il ne prit garde à l'arrivée des intrus. L'odeur des chevaux devait être plus forte que celle de l'homme. Nous pûmes ainsi approcher à moins d'une dizaine de mètres avant que ne sonne l'alarme. Là où je ne voyais qu'un solitaire égaré, c'est une dizaine de bêtes effrayées qui démarrèrent soudain sortant des fourrés environnants. Les chevaux s'affolèrent un instant, surpris par le nombre. Jean-Michel, hilare, poussa Vicky quelques foulées augmentant la panique au milieu des gorets roses. Il revint vers moi estimant probablement que la course leur faciliterait la digestion.

A peine le dernier gué franchit, il me proposa un "galop tranquille" sur le chemin qui s'élargissait. Je dus freiner Colomba, prise au jeu, pour garder quelque distance avec l'alezan. Le sieur labourait lourd ! Il décollait derrière lui d'énormes paquets de terre humide et grasse. J'eus toutes les peines du monde à éviter le crépissage facial. Quelque chose clochait dans le rythme de la course! Le galop n'avait rien d'effréné ! Là encore mes souvenirs semblaient me faire défaut. Sur cette portion dégagée et sans grands risques, j'aurais juré qu'à l'époque nous "déboulions" à bride abattue au point d'engager un sérieux freinage des quatre fers à l'apparition de la barrière de clôture. C'est en entendant mon compère demander si tout allait bien que j'ai compris qu'il avait retenu Vicky. Le bougre me prenait pour un touriste !!! Il me ménageait pensant certainement que mes longues années d'abstinences pouvaient s'avérer dangereuses. On présume trop souvent de ses capacités lorsque se présente l'opportunité d'une seconde jeunesse dans un corps alourdit. Il allait en être ainsi durant toute la ballade. J'aurais dû en prendre ombrage ! Voire me moquer ouvertement de la touchante attention mais je m'abstins. Il était après tout dans le domaine du possible que je finisse par me ramasser lamentablement, confirmant ses doutes. Pourtant j'avais tous lieux d'être confiant. Dès le premier coup de rein de ma petite jument, les étriers incompatibles avec mes escarpins blindés avaient joué "la fille de l'air". Retrouvant ma vieille passion pour la monte à cru, je m'étais senti beaucoup mieux ainsi pour faire corps avec mon cheval. C'était, j'en conviens, un rien exagéré car je gardais d'une expérience similaire, la vieille douleur d'une épaule déboîtée. J'avais passé mon galop en riant comme un gamin entre l'éviction des mottes et le plaisir de sentir le souffle de l'animal enfler entre mes mollets serrés.

Jean-Michel resta en selle pour ouvrir et refermer le portail. Avez-vous déjà tenté semblable expérience ? L'exercice est difficile en fait ! La plupart du temps la bête est rétive. Le mouvement des grilles ou des planches assemblées grossièrement frappant un poitrail ou une croupe surprise donne fréquemment lieu à un refus catégorique de rester au contact du curieux système. Combien de fois ai-je du me battre avec telle ou telle monture pour gagner les dix derniers centimètres nécessaires au verrouillage du loquet ? Combien de fois également ai-je ri à en tomber moi-même en assistant à la fugace tentative d'un débutant pour clore ledit montage ? Cela paraissait si facile en observant le maître de ballade manœuvrer avec aisance… L'affaire se terminait quelquefois avec un cavalier accroché sur la barricade tandis que le cheval prenait le large, heureux d'une si bonne blague. Vicky avait du métier et une simple demande du propriétaire suffisait à le placer au centimètre. Curieusement, le sentier grimpant au village de Poggio-Mezzana était impeccablement nettoyé et balisé. Nous l'avions re-ouvert ensemble pour l'association en occupant nos longs mois d'hiver d'un travail acharné à la faucille et à la débroussailleuse. La plupart du temps nous partions comme ce jour là, à cheval ou même à pieds pour dégager et nettoyer la trace des anciens tombée depuis longtemps en désuétude. Les gens des villages, avant que la civilisation n'apporte les routes goudronnées, étaient d'infatigables bâtisseurs. Le long du chemin muletier apparaîssaient encore les murets de soutènement en pierres sèches assemblés patiemment durant des siècles pour renforcer les abords à la solidité incertaine. Ici, ils avaient contourné un passage douteux. Là, le remblai au bord du précipice n'avait lui non plus rien de naturel. Le sentier à flan de colline serpentait paresseusement jusqu'au col. Il prenait garde de préserver les plus beaux arbres en les

contournant soigneusement.

- C'est l'association "Simu Montagnoli" qui désormais le garde ouvert et l'entretien, me déclara Jean-Michel satisfait. C'est la communauté des communes qui règle la facture ! Quel dommage que certains de ces gaillards oublient encore à l'occasion un paquet de cigarettes vide sur le bord ou les restes du casse-croûte. Bah ! Je serais mauvaise langue de critiquer car le boulot est bien fait et on dirait qu'eux-mêmes font de plus en plus attention !

Songeant combien il nous avait coûté de temps et de sueur à le rendre praticable, je ne pouvais qu'apprécier d'en voir d'autres, plus nombreux et mieux organisés, reprendre le flambeau. Sur notre droite, la vue plongeait vers les minuscules vallées qui glissaient jusqu'à la mer. Le temps était clair ! Au loin, l'île d'Elbe crevait l'océan. En amont, de solides chênes- lièges avançaient leurs grands bras protecteurs pour garantir l'ombre aux voyageurs respectueux. Nous avons quitté la route du village pour grimper encore vers notre point de vue sur la "Costa di u monte". La pente devenait plus rude et je sentais Colomba forcer sans ménager sa peine en respirant bruyamment. L'esplanade restait correctement dégagée bien qu'en sept ans, les gros pieds de bruyère que l'on nomme "scopa" ici, avaient vigoureusement repris leurs droits sur notre ouvrage. L'arrêt était nécessaire pour laisser souffler les bêtes exténuées. Nous prîmes plaisir à discuter comme avant, allongés sur les grosses pierres plates chauffées au soleil d'après-midi. L'endroit avait toujours été un vrai piège à touristes. Je crois pouvoir d'ailleurs leur dire à tous merci de nous avoir éveillés à l'éblouissant panorama. Nous étions tellement habitués à cette vue plongeante sur l'intérieur des terres qu'il avait

bien fallu des centaines de ho ! et de ha ! émerveillés pour nous faire prendre conscience de l'insolence que représentait la possibilité de s'en délecter à la moindre envie. Je ne pus m'empêcher de revenir à la réalité pour questionner inquiet :
- Où l'autoroute doit-elle passer ?
- Elle traversera droit devant pour plonger dans la montagne sous la maison de Jean !
- Ca va tout saccager !!!
- Ce n'est pas pour demain et sans doute ne le verrons-nous pas.
- Peut-être mais les mômes ?
- Qu'ils se bougent eux-mêmes ! Je suis fatigué d'un combat perdu d'avance, répondit-il amer.
- Si comme prévu, ils la construisent sur pilotis, nous perdrons la vue mais pas l'accès aux vallées suivantes. Il faut au moins s'assurer d'un libre passage pour les bêtes !

A son absence de réponse, j'ai compris à quel point il avait baissé les bras pour sombrer dans le fatalisme. Les trop nombreux affrontements entre frères et sœurs depuis le départ de la "Mama" l'avaient usé. Certains proches prenaient part au saccage ! Bien qu'il ait visiblement appris à relativiser, il restait incapable de retrouver son mordant d'avant pour s'engager vers la moindre cause.

Nous fîmes quelques pas pour basculer sur l'autre versant et se gorger à nouveau de l'azur d'une mer agitée. Tout près du site archéologique recouvert à la hâte par les scientifiques s'aventurant cycliquement à la recherche d'un site mineur, survint une nouvelle rencontre imprévue. Le chasseur et son fils parurent ennuyés d'être pris sur le fait par des inconnus. La chasse était fermée et ils se savaient en flagrant délit de braconnage. Jean-Michel s'offusqua de trouver si faible écho à son salut. Son visage se ferma devant le

manque de courtoisie et à peine éloigné, il laissa éclater sa sourde colère.
- Putain de viandards ! cracha t'il à leur intention. Devant mon incompréhension, il ajouta :
- Ceux-là chassent hors de la saison ! Cela n'a en soit pas grande importance et a toujours été plus ou moins pratiqué. Les cochons sont nombreux et loin de l'extinction. Ce qui me met en rogne, c'est qu'ils vendent probablement la viande et le braconnage à des fins mercantiles est une honte. De plus, as-tu vu le moindre chien ?
- Non ! Tu as raison… Pas de chien ! répondis-je sans y trouver réellement un handicap.
- Dis-moi ? Peut-être vois-je le mal partout mais comment comptent-ils débusquer le gibier une fois blessé ? Le sanglier tombe rarement au premier coup. Il est solide et peut courir longtemps avant de s'effondrer dans une haie de ronces pour y crever. Sans chiens, tu as une chance sur deux de ne jamais trouver ta proie. Et puis, tu connais la "Costa di u Monte"! Pas un véhicule ne peut accéder jusque là ! Comment descendront-ils le poids mort ? Sur leur dos ? Non ! C'est juste des "viandards" de la pire espèce ! Boucherie gratuite et inutile ! Plus je vieillis et plus je déteste les cons ! Est-ce moi qui suis anormal ?
- Je crois surtout que se sont les autres qui sont trop nombreux ! risquais-je pour le calmer.

Jean-Michel avait raison ! En descendant vers le ruisseau, nous découvrîmes le corps sans vie d'une truie pleine d'une portée, anéantie. La tâche de sang sur son flanc n'était plus fraîche et la viande déjà gâtée.
- Voilà ! siffla t'il entre ses dents. Quel gâchis !

Avant d'atteindre la rivière, les chevaux redoublèrent d'attention au croisement de quelques vaches errantes. Il me vint à l'esprit une vieille plaisanterie :

- Tu te souviens de la touriste qui s'était écriée : Là!!! Un chevreuil !

Je réussissais enfin à lui faire retrouver le sourire. Alors que toute la colonne tentait de voir le bel animal, il s'était avancé vers la gente dame pour lui déclarer solennellement :

- Alors, si c'est un chevreuil, je veux le voir moi aussi !

Il s'agissait d'un veau d'un beau brun s'évanouissant dans les hautes fougères qui envahissent la clairière dès le printemps. Nous en avions presque autant ri que lorsqu'une autre s'était écriée, au moment de monter sur son porteur :

- Monsieur ! Monsieur ! Il a bougé ! En désignant inquiète le placide "Pompon".

- Oui Madame ! lui avait-il répondu toujours aussi stoïque. Et il va bouger encore !

Le soir même nous avions envisagé d'investir dans un cheval déjà mort ! Son calme en serait garanti ! Tendres souvenirs d'une autre vie…

Nous prîmes le chemin du retour, louvoyant d'un bord à l'autre du ruisseau famélique. Son bas niveau en cette saison présageait d'un été difficile. Les restrictions d'eau arriveraient sans doute très tôt. Avec cet hiver trop chaud, les arbousiers bourgeonnaient déjà et bientôt la vie éclaterait en une multitude de couleurs enchantant l'endroit d'une rare grâce.

Allez ! Je vous le dis : j'ai de nouveau perdu mes étriers dans le dernier galop !

Sur l'ultime crête, un autre porc avait rendu l'âme, frappé du même mal que la laie précédente. Au passage de la grande maison blanche

en ruine, un berger, les yeux dans le vague, nous adressa un salut machinal. Tentait-il lui aussi de raviver quelques souvenirs plaisants à jamais disparus ?

Les alentours de "Calédane" étaient d'une tristesse épouvantable. Des carcasses de voitures peuplaient les abords du ranch. On ne pouvait les voir qu'en arrivant par l'arrière. Partout, ferrailles et déchets, palettes bleues formant d'improbables clôtures, me serraient le cœur comme autant d'ennemis se moquant de nos inutiles efforts.

- Te souviens-tu des heures passées à tout arranger ? Du nombre de fois où j'ai payé de ma poche la presse à ferraille pour monter assainir tout cela ? Des moments perdus à genoux pour trouver le moindre bout de verre afin de sauvegarder les chevaux ? m'interrogea mon ami sans aucun doute sur mon état d'esprit.

- Tais-toi ! Le spectacle suffit à ma peine ! répondis- je en colère.

- C'est pour cela que j'ai laissé tomber ! Leur capacité à détruire est bien supérieure à mes possibilités de réparer derrière eux ! Toute la Corse semble s'arranger et prendre conscience de la nécessité environnementale et ici trônent les derniers "bourricots" assurant une résistance sans faille à la moindre évolution. Depuis que j'ai compris l'inutilité de mes tentatives, je suis plus serein. Advienne que pourra, pourvu que les années qui me restent se passent sans conflits à profiter de quelques places intactes berçant mes illusions.

J'ai accusé le coup sans broncher de le découvrir ainsi considérant son paradis déjà perdu. Nous sommes rentrés chacun chez soi relativement tôt sans même s'attarder à boire un verre. C'était mieux ainsi afin d’éviter l'ancien piège des journées se terminant en stériles discussions d'ivrognes.

J'étais heureux d'avoir remis le pied à l'étrier mais, quelque part, je traînais comme un boulet une étrange sensation d'acte inachevé. Le

malaise s'est amplifié jour après jour jusqu'à tourner à l'obsession. Ce sentiment pour tout dire m'est habituel. Il précède toujours l'un de mes écrits, lorsque les pensées s'entrechoquent puis s'assemblent en phrases pour finir par m'imposer le clavier. Le plus dur fut de déterminer si je devais écrire en bien ou en mal. Finalement, j'avais grande envie de réitérer l'expérience. Le site était mal en point mais restait suffisamment préservé pour espérer inverser la tendance. J'aurais du m'en satisfaire et exacerber la beauté restante en réajustant mes souvenirs à la réalité du moment.
C'est sur cette dernière réflexion que j'ai saisi le sens de mon trouble. Devions-nous nous contenter d'une garantie égoïste de partir avant de voir le dernier acte d'une destruction programmée ? Je crois que ce jour là, j'ai assisté à la rupture d'un fragile équilibre. En sept ans seulement, les déprédations s'étaient accélérées au point qu'à une telle vitesse, dame nature, tout comme l'infatigable Jean-Michel venait de jeter l'éponge. Elle n'avait plus la force de lutter et s'en remettait à l'incurie des hommes comme un peu partout sur la planète. Après tout, songeait-elle sûrement : que ces idiots motorisés les envoient leurs bulldozers et leurs nouveaux jouets toujours plus destructeurs ! Qu'ils le construisent leur monde sans charme et que leurs descendants les en maudissent en crachant sur leurs tombes ! Qu'avait-elle donc à leur opposer ? Des montagnes de granit millénaire qu'on perçait en quelques jours ? Des arbres centenaires abattus dans la minute ? Quelques grincheux, hébétés de se trouver si peu nombreux éveillés parmi les incrédules ?

Alors que pouvais-je donc faire de ma plume trempée dans le fiel si ce n'est prêter à en rire? Rien!!! Seuls les convaincus liraient mon humble prose. Pourtant, il existe bien d'autres façons d'exprimer sa révolte. L'envie m'est venue en croisant l'un de mes voisins réputé

pour la beauté de ses textes destinés aux chansonniers si nombreux sur l'île. Dis-moi, Félix ? Toi qui t'interrogeais sur un éventuel départ, poussé par la maladie que tu combats depuis tant d'années, pour te rapprocher des grands centres aux hôpitaux plus pratiques. Te souviens-tu qu'à ma question : seras-tu capable d'écrire loin de tes racines ? Tu répondis que c'était la seule raison qui te faisait hésiter ! Et bien, ta muse se meurt!!! Le berceau de ton inspiration est encore plus malade que toi. Le laisseras-tu s'éteindre sans réagir ? Et vous tous, autres poètes et chanteurs, dignes représentants d'un art de vivre séculaire ; vous qui si souvent vous levez comme un seul homme pour défendre les valeurs traditionnelles ; serez-vous capables d'éveiller les dormeurs ? Redonnerez-vous enfin l'envie de reprendre la lutte à un vieil ami amoureux d'une montagne en danger ? A défaut de meilleure arme, nous pourrions commencer par une chanson ! Une chanson guerrière, qui fustigerait les moins que rien détruisant leur propre terre. Un air entêtant ! Long et tordu comme la "scopa" du maquis ! Tellement poignant qu'il bondirait de veillées en veillées dans des gorges jeunes le criant comme un nouveau défi ! Soufflez-nous par cet hymne à la préservation, la force de continuer nos prêches sur la justesse de la plus noble des causes. Retarder la tragique échéance serait déjà une grande victoire. Ensuite, une nouvelle génération mieux éduquée prendrait le relais avec d'autres outils plus efficaces pour aider la grande dame moribonde.

Il faut qu'un jour lointain, nos enfants, nos petits enfants et j'espère bien d'autres encore puissent arrêter leurs montures au fait de la "Costa di u monte". Je les imagine détourner les yeux du long ruban d'asphalte trop rapide pour s'avancer jusqu'au rocher de Jean-Michel sur le versant opposé. L'émotion leur coupera le souffle en noyant leur regard dans le vert rejoignant l'immensité marine. Ils prendront

le temps de contempler le vol du milan leur souhaitant bon accueil, sur la terre des anciens toujours sauvage et belle, comme aux premiers jours du jardin d'Eden.

Alors, peut-être, caressés par la brise et les senteurs de maquis, réaliseront-ils leur chance inouïe de pouvoir à leur tour et ne serait ce qu'un bref instant, effleurer l'éternité...

Et puisque tout doit, il est dit, commencer et finir en chanson, Zacharie ne me tiendra sans doute pas rigueur d'ajouter un couplet à sa ballade:

- Et je prends ma vieille plume !
- Et je couche mon cœur sur le papier !
- Et j'oublie mon amertume !
- Pour faire mes amis rêver !

Cresce sperenza! (pour que monte l’espoir)

Francis A.Denis

Publication certifiée par De Plume en Plume le 04-04-2014 :
https://www.de-plume-en-plume.fr/

En savoir plus sur l'auteur : Francis A.Denis

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : Mémoires d'Eden sur DPP